

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS !

XVI — LA BOHÉMIENNE

Cette salle, contenant de nombreux instruments de formes bizarres, ressemblait à un laboratoire de chimiste. C'était dans cette salle que plongeait le regard d'Aldah, mais ce qui paraissait attirer ce regard, ce n'étaient ni les fioles remplies de liquides multicolores, ni les cornues, ni les récipients de toutes espèces qui garnissaient les murailles, c'était un objet de couleur vive placé sur une table établie au centre du laboratoire.

L'objet qui attirait ainsi l'attention de la jeune fille offrait, il faut l'avouer, un attrait bien puissant au regard. C'était une branche de corail admirable de grandeur et de force, montée sur un pied de chêne finement sculpté.

Les rameaux dont cette branche était hérissée se trouvaient chargés chacun à son extrémité, d'une foule de petites médailles d'or et d'argent qui lui donnaient l'aspect d'un arbre naissant d'un fruit inconnu.

Plusieurs fois déjà, Aldah avait pénétré dans le salon central, plusieurs fois elle avait examiné cette table, plusieurs fois aussi elle avait plongé un regard investigateur dans les autres pièces dont les portières étaient ordinairement relevées, et jamais jusqu'alors, cependant, elle n'avait remarqué ce prodigieux arbriseau.

La jeune fille était là, immobile, les yeux dilatés et fixes, le

front empourpré, le sein palpitant, comme fascinée par la vue de quelque objet mystérieux qui eût apporté subitement un trouble extrême dans son organisation entière.

— Qu'avez-vous donc, Aldah ? demanda Diane en remarquant enfin l'état extraordinaire dans lequel se trouvait sa compagne et en suivant des yeux à distance de ses regards.

Qu'avez-vous donc ?

Aldah ne sembla pas avoir entendu cette question. Elle s'avança précipitamment vers le laboratoire, y pénétra, s'arrêta devant la table, se pencha pour contempler de plus près la branche de corail, la toucha du doigt et, poussant un cri, elle se laissa glisser à genoux.

Diane, de plus en plus étonnée et effrayée, courut vers elle et s'efforça de la relever, mais Aldah lui fit signe de la main de demeurer à distance.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix sourde, laissez-moi !... Par grâce ! laissez-moi prier !

Diane, stupéfaite, se recula.

Durant plusieurs minutes, Aldah demeura ainsi, accablée, devant la table, le front dans ses mains et paraissant prier avec une ferveur extrême. Enfin, se relevant lentement, elle se pencha de nouveau sur la table,

effleura de ses lèvres la branche de corail, et, la désignant à Diane, en se redressant, elle dit :

— Diane ! dit-elle d'une voix vibrante, vous désespérez plus que nous ne serons sauvées !

— Comment ? que dites-vous ? s'écria la fille du président de Paris avec une émotion nouvelle.



Cette femme paraissait m'avoir prise en version profonde.

—Je dis, répète Aldah, qu'il ne faut pas désespérer, qu'il faut avoir confiance en Dieu, car c'est lui qui nous arrachera bien tôt au sort horrible que nous subissons.

—Aldah ! Aldah ! devenez-vous folle, balbutia Diane avec effroi, je ne vous comprends pas !

—Venez ! dit Aldah.

Et, saisissant Diane par la main, elle l'entraîna dans la pièce où elles étaient précédemment.

Diane obéit sans mot dire d'opposer la moindre résistance, mais ses grands yeux bleus levés sur Aldah interrogeaient avec une anxiété manifeste.

—Vous ne comprenez pas ? dit Aldah en s'asseyant. Eh bien ! Diane, je vais vous expliquer cette cause subite de mon espoir en vos délires prochains. Écoutez-moi, obéissez et doutez compagne de ma cruelle captivité, écoutez-moi, vous à qui j'ai déjà confié une partie de mon existence passée, et ensuite vous sentirez, comme je le sens, l'espérance et le courage revenir dans votre âme, et vous remercierez Dieu comme je viens de le remercier moi-même.

—Je vous ai dit, continua Aldah après un léger instant de réflexion, que je n'avais jamais connu mes parents, que mes premiers souvenirs remontaient à une époque pour moi encore incertaine, où je me trouvais en compagnie d'une bande errante de ces enfants perdus et réprouvés que l'on nomme des bohémiens.

—Étais-je née parmi eux ? avais-je été volée par eux ? C'est là un mystère qu'il ne m'a jamais été donné de pénétrer. Toujours est-il que je vivais de l'exercice de ces contes d'aventures, changeant de lieu chaque semaine et parcourant des pays qui semblaient bien beaux et bien poétiques à ma jeune imagination.

—Quel âge avais-je à cette époque ? je l'ignore encore. J'étais bien petite, mais mon intelligence était cependant assez développée pour comprendre aisément et ce qui se passait sous mes yeux et ce qui frappait mes oreilles.

—Parmi les Bohémiens se trouvait une vieille femme, aux cheveux argentés, à la taille maigre et imposante, aux gestes graves et sévères, à l'œil plein d'éclair, à la démarche majestueuse. Cette femme paraissait m'avoir prise en aversion profonde. Elle ne manquait aucune occasion de me maltraiter et elle m'inspirait une profonde terreur.

—Au reste, je n'étais pas la seule sur qui elle produisit un pareil effet.

—Dans la troupe, chacun la respectait, la redoutait et lui obéissait avec une crainte superstitieuse. On la disait en commences régulières avec le génie du mal.

—Une nuit, oh ! le souvenir de cette nuit ne sortira jamais de ma mémoire, je fus réveillée brusquement par l'un des principaux bohémiens. Sans me rien dire, il me força à me lever, et, me prenant par la main, il me conduisit vers une tente dans laquelle brillait un feu clair.

—Arrivée sur le seuil de cette tente, je fus poussée brutalement dans l'intérieur, et je me trouvai seule avec la vieille bohémienne. Celle-ci était étendue sur un lit de feuilles sèches, elle était, plus horrible encore à contempler que de coutume.

—Ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel, sa face était blafarde, sa bouche décolorée, et sa chevelure blanche, défilée, flottait en longues mèches autour de sa tête. Sa respiration était courte, saccadée et quand je m'avançai en trébuchant sur un

grand impérieux qu'elle m'adressa, elle me prit la main, ses doigts étaient glacés.

—Aldah ! me dit-elle d'une voix rauque, je te hais ! Tu m'as causé mon malheur en élevant un obstacle insurmontable entre moi et la félicité sur la terre. Je vais mourir. Je touche à ma dernière heure, et je ne puis ni ne veux te pardonner le mal que tu m'as fait. Seulement je dois obéir au destin qui commande en souverain maître. Lève les yeux et regarde ceci !

—J'obéis sans mot dire, je dirigeai mes regards vers l'endroit qu'elle m'indiquait, et près de son lit, à terre, je vis une branche de corail toute chargée de médailles couvertes de caractères étranges.

—O corail, reprit la bohémienne, a été pénétré par ton père. Il a été préparé selon les rythmes de la science cabalistique, il possède une puissance surnaturelle et des vertus sublimes, il est lié intimement à tes existences à venir. Je te hais, Aldah, je te le répète, et pour te nuire, j'ai fait sur ce corail les conjurations les plus effroyables. Je meurs en espérant que mes conjurations ne seront pas vaines. Mais le destin m'a commandé de t'avertir.

—Sache donc que cet arbrisseau, que ton père s'est efforcé de rendre indestructible, a par moi été rendu fragile. Dès qu'il se brisera, les plus grands malheurs solateront sur toi, et tu mourras dans les douleurs les plus atroces ; mais sache aussi que tant qu'il se conservera intact, tu n'auras rien à craindre, lors même que tu te trouverais dans les circonstances les plus critiques.

—O corail t'apparaîtra toujours dans les événements décisifs de ta vie. Regarde-le bien alors, Aldah, si tu le vois intact, ne crains rien, mais si une seule branche en est brisée n'espère plus. Au moins tu auras toutes les angoisses du sort qui te sera réservé, puisque tu sera prévenu que le malheur et la mort vont s'abattre sur toi. Ce sera là ma vengeance !

—Va, maintenant ! je ne veux plus te revoir ! Laisse-moi mourir !

—Et, sans me donner le temps de répondre un mot, de formuler une pensée, la bohémienne poussa un cri sauvage. L'homme qui m'avait conduite jusqu'au seuil de la tente entra aussitôt, me prit dans ses bras et me jeta dehors.

—J'étais bouleversée par la terreur, je tombai évanouie sur le sol.

XVII

LA BRANCHE DE CORAIL

—Le lendemain, continua Aldah en poursuivant son récit, que la fille du préfet de Paris écoutait avec une attention extrême, le lendemain, lorsqu'à mon réveil je me rappelai jusque dans ses moindres détails la scène de la nuit précédente, je crus avoir fait un rêve.

—Hésitant, ne sachant que faire pour fixer ma pensée, n'osant me confier à personne, je m'approchai timidement de l'endroit où était dressé la tente de la vieille bohémienne. Une partie de la troupe se tenait silencieusement rangée autour de cette tente.

—La vieille femme était morte durant la nuit, et l'on allait procéder à ses funérailles avec toutes les cérémonies d'usage en de semblables circonstances parmi la caste au sein de laquelle je vivais.

—Je dois le dire : ce qui me préoccupait alors, ce n'était ni

la vieille bohémienne, ni la cérémonie qui était en train de s'accomplir. C'était la branche de corail dont l'image était demeurée gravée dans mon esprit avec un fignité extraordinaire.

"Je voulais à tout prix revoir cette branche, et, de loin, je fixais mes regards ardents sur l'entrée de la tente, dont l'accès demeurait fermé à tous.

"J'attendis résolue à profiter de la première occasion pour tenter de satisfaire mon invincible curiosité.

"Bientôt, en effet, la cérémonie s'avanga : le corps de la morte fut enlevé et transporté dans la forêt voisine, où l'on avait préparé la sépulture suivant les coutumes observées.

"Toute la troupe, vieillards, hommes, femmes et enfants, accompagna le cadavre, et je demeurai seule, sans que personne se fut aperçu de ma présence, près de la tente de la défunte.

"Sans hésiter, je me glissai derrière un buisson voisin, et lorsque les derniers rangs des bohémiens disparurent derrière les premiers arbres de la forêt, je m'élançai vers l'habitation déserte, et j'y pénétrai vivement, comme si j'eusse été poussée par le désir de commettre une mauvaise action.

"Rien n'était changé à l'intérieur de la tente. Le lit de feutilles sèches était toujours placé dans un coin, quelques poteries gisaient sur la terre, et sur un escabeau j'aperçus entassés les quelques vêtements laissés par la vieille femme.

"Mon cœur battait à rompre ma poitrine, et un sentiment de frayeur commençait à s'emparer de moi.

"Cependant j'eus assez de force pour dominer cet effroi naissant, et je commençai mes investigations pour retrouver la branche de corail.

"Mais je cherchai en vain. Le précieux objet avait disparu. Qu'était-il devenu ? Avait-il été emporté par les bohémiens ? Avait-il été dérobé par la vieille avant de mourir ? N'était-ce peut-être le rêve de mon imagination que je m'acharnais follement à poursuivre ?

"Je ne savais que penser.

"Ma jeune tête se perdit dans les conjectures les plus fantastiques. Le temps s'écoulait, je ne songeais point à partir. Mon cerveau travaillait avec une activité effrayante.

"Peu à peu la terreur, que j'avais surmontée, devint plus forte et me domina entièrement.

"Il me sembla qu'en pénétrant ainsi dans cette demeure d'où la mort venait de sortir, j'avais commis une sorte de sacrilège. La nuit descendait rapidement, et, dans le demi jour qui régnait autour de moi, les objets m'entourant prenaient des formes diaboliques.

"La peur me glaçait et me privait de mes mouvements. Mes dents claquaient, mes mains frémissaient, mon front ruisselait d'une sueur froide, et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais parvenir à faire ce que j'avais voulu faire.

"Combien de temps dura cet horrible supplice ? Je ne sais... J'étais folle, ou du moins sous l'empire d'une hallucination telle que ma raison était impuissante à la combattre.

"Enfin un grand bruit se fit entendre, c'était sans doute les bohémiens qui revenaient à leur campement, mais, dans le premier moment, je crus que c'était moi que l'on venait chercher pour me conduire auprès de la morte : ma terreur redoubla, la faculté de me souvenir me revint, et je m'élançai comme une flèche hors de la tente.

"Il faisait nuit, je courus droit devant moi sans savoir où j'allais.

"Toujours sous l'empire de la peur, toujours croyant être

poursuivre je continuai ma route à travers bois, à travers champs, déchirant mes pieds nus aux cailloux aigus, arrachant mes vêtements aux ronces du chemin, jusqu'à ce que, exténuée de fatigue, de faim et d'émotion, je me laissai glisser au pied d'une roche sans avoir même conscience de ma situation.

Aldah s'arrêta.

—Eh bien ? fit Diane, votre récit est-il donc terminé ?

—Oui, répondit la jeune fille.

—Mais qu'étes-vous devenues ensuite, après cette nuit terrible ?

—Vous le savez Diane, je vous l'ai déjà raconté. Dieu envoya sur ma route un de ses élus pour secourir et protéger la pauvre orpheline. C'est celui qui m'a trouvée demi-morte dans un pays inconnu, celui que j'ai depuis nommé mon père.

—Et cette branche de corail, vous ne l'avez pas trouvée sous la tente ?

—Non.

—Et depuis, vous ne l'avez pas revue ?

—Jamais jusqu'au moment où elle vient de frapper mes regards.

—Avez-vous fait part de ce singulier événement à celui que vous appelez votre père ?

—Non. En grandissant la scène que je viens de vous rapporter est devenue gravée dans ma mémoire ; mais elle me paraissait si bizarre, si peu probable que j'en étais arrivée à être convaincue qu'elle n'avait pas eu lieu, que ce souvenir était l'effet d'un rêve que j'avais frappé ma jeune imagination. Aussi n'en ai-je jamais parlé à mon père.

—Mais, Aldah, cette scène n'était probablement aussi que l'effet d'un rêve.

—Un rêve ! s'écria Aldah. Alors comment donc expliquez-vous la présence de cette branche de corail dans cette pièce, sur cette table, là enfin où nous venons de la voir. Rappelez-vous, Diane, les paroles de la vieille bohémienne. « Ce corail t'appartient toujours dans le développement détaillé de la vie ! » m'a-t-elle dit.

—Eh bien ! Aldah, que concluez-vous donc ?

—Ce que je conclus, Diane ?... Oh ! la bohémienne était puissante ! Elle avait la clef de bien des sciences ignorées ! Elle a dit vrai ! Ce que j'ai pris pour un rêve était une réalité. La scène que je vous ai racontée a eu lieu !

—Tant que la branche demeurera intacte, tu ne courras aucun danger sérieux ! a-t-elle ajouté.

—Et la branche de corail est intacte, Diane, vous venez comme moi de le constater.

—Donc, notre délivrance est proche, donc le malheur et la mort ne doivent pas encore nous frapper... Voilà ce que je conclus, Diane !

La fille du prêtre de Paris leva sur sa compagne ses yeux limpides, et son regard doucement incrédule exprima ce qui se passait dans son âme.

Evidemment elle doutait, évidemment elle n'attachait pas à la branche de corail la vertu qu'Aldah lui donnait, évidemment elle croyait à une erreur des sens de la jeune fille.

Elle comprit la pensée de Diane, et elle allait sans doute s'efforcer de la convaincre et de faire passer dans son âme la confiance qu'elle ressentait, lorsque le tumulte qui avait déjà troublé l'entretien des deux malheureuses enfants éclata brusquement de nouveau avec un redoublement de fracas.

Diane se leva avec effroi, Aldah la prit dans ses bras.

— Ne crains rien, dit-elle, ne crains rien, je te le répète !
Aie foi comme moi !

Les cris augmentaient de fureur, et à ces cris se joignait le bruit de verres s'entre choquant, de caisses s'ébranlant, de vaisselle se brisant.

C'était une effroyable clameur, un concert strident de blasphèmes, de chants, de hurlements dont le bruit devait dominer au dehors celui des vagues se ruant sur la falaise et de la tourmente qui balayait la rade.

On eût dit une orgie épouvantable, sans nom, qui se bécotait dans sa furieuse ivresse.

Bientôt ce bruit, augmentant toujours, parut se rapprocher d'une manière sensible de l'endroit où se tenaient les deux jeunes filles.

Diane pâlisait d'inquiétude et de crainte : Aldah s'était dressée près d'elle, la contenance plus fière, mais la lèvre frémissante.

Le vacarme se rapprochait de plus en plus.

Les paroles prononcées en dehors, dans les grottes précédentes, arrivaient distinctement jusqu'aux jeunes filles et souillaient leurs chastes oreilles par les expressions les plus grossières et les plus répugnantes.

La porte qui séparait le salon central de la galerie était fermée, avouons-nous dit.

Sans doute c'était le vieux La Chesnaye qui avait pris cette précaution avant de s'aligner, car ceux qui étaient dans les premières grottes s'efforçaient, à n'en pas douter, d'ouïr le chêne massif, mais le bois ferré dans toutes ses parties présentait une sérieuse résistance.

Aussi les cris redoublaient-ils et la rage commençait-elle à succéder à la joie, lorsqu'un coup terrible ébranla le tonnerain tout entier.

O'était un fer de hache qui venait d'ostamer la porte.

Diane poussa un cri aigu, et, folle de terreur, elle s'élança dans le salon central, cherchant en vain une issue pour fuir.

Aldah se précipita à sa suite, s'efforçant de la retenir et de la calmer.

Les coups de hache se succédaient rapidement, faisant vibrer les échôs des grottes et se répercutant au milieu de toutes ces cavités sonores avec une force qui décuplait leur éolat.

— Fuyons ! fuyons ! s'écriait Diane.

— Fuir est impossible ! disait Aldah. Diane, au nom du ciel, calme-toi !

Mais Diane, éperdue, ne l'entendait pas.

Chacun des coups frappés sur la porte qui la séparait encore d'un péril inconnu augmentait ses angoisses et détruisait le peu de raison que lui laissait la situation critique où elle se trouvait depuis de longs mois.

Parcourant le salon central et les trois autres pièces, elle soulevait les tentures, brisait ses ongles sur les murailles, déchirait ses doigts blancs aux ferrures, dans l'espoir de trouver un moyen d'échapper au danger ; mais partout elle ne rencontrait que les parois de la falaise.

Ses yeux étaient hagards, ses traits décomposés, sa bouche crispée...

Un fer de hache traversa la porte de part en part, et, fendant le bois, en fit jaillir un éolat jusqu'au centre du salon.

Diane et Aldah étaient alors dans le petit laboratoire, au milieu duquel se trouvait la table supportant la branche de corail.

La file du présé de Paris poussa un cri déchirant ; elle se renversa en arrière sur la table, et sa main, heurtant le corail, le fit tomber sur le tapis.

Au cri de Diane répondit un cri plus perçant encore. Le corail venait de se briser en plusieurs morceaux.

— Ah ! s'écria Aldah, tu m'as tué !

XVII

LA GRANDE GROTTTE

Lorsque le vieux La Chesnaye avait appris que l'un de ses fils avait disparu et que, par conséquent, le puissant et audacieux trio se trouvait menacé de démembration, il n'avait pas hésité à se mettre à la tête des plus dévoués et des plus éprouvés bandits demeurés dans la grotte, pour courir à la recherche de celui que la présé pouvait enfin avoir arrêté.

Quarante hommes gardaient alors le repaire formidable creusé dans la falaise, et à des quarante hommes étaient venus se joindre les trente argotiers amenés par Caméleon, ce qui portait le nombre à soixante-dix. Sur ces soixante-dix, maître Eudes en désigna vingt-huit qui devaient l'accompagner.

Il en laissait donc dans les grottes quarante-deux, dont trente argotiers.

Le vieillard, en présence d'un péril redoutable, n'avait pas hésité à choisir les hommes les plus sûrs et les plus dévoués ; il avait laissé les argotiers, lesquels, s'étant battus dans la journée et ayant fait la route de Fécamp aux grottes par une tempête effroyable, devaient être harassés de fatigue et avaient besoin du plus grand repos.

D'ailleurs leur retour à La Chesnaye était trop récent encore, bien qu'ils vissent de la satisfaction de leur sang, pour que le vieux bandit eût en eux une foi absolue.

Aussi, avant de quitter les grottes, avait-il prudemment fermé l'entrée des appartements particuliers, dans lesquels se trouvaient Aldah, Diane et les plus précieux trésors de la caisse commune aux trois frères.

Caméleon était demeuré comme chef de la petite garnison ; puis le vieux La Chesnaye et ses vingt-huit compagnons avaient escaladé la falaise et s'étaient mis en campagne, sans se douter que leur sortie des grottes avait été espérée par un témoin invisible, ce pêcheur, ou du moins cet homme qui en portait le costume, et que nous avons vu ensuite s'élançer sur la route d'Estrat.

Après le départ de maître Eudes, Caméleon avait placé le grand cœur lui-même en sentinelle dans la galerie s'ouvrant dans la crevasse extérieure, et les bandits et les argotiers, insoucians et inoccupés, s'étaient mis les uns à causer, les autres à jouer ou à dormir.

Caméleon se promenait de grotte en grotte, calme, silencieux, et paraissait profondément réfléchir.

Tantôt en passant devant les caisses remplies de marchandises, devant les barils contenant quelque délectable liqueur, devant les amas de provisions de bouche entassées dans la troisième grotte, il jetait sur ses différents objets des regards ardents et envieux.

Tantôt, en fixant un bandit qui dormait étendu sur le sol, en contemplant un autre qui se promenait aussi, en s'arrêlant devant un groupe de joueurs, ses yeux laissaient des éclairs rapides, sa bouche s'entr'ouvrait comme pour parler, son bras

faisait un geste comme pour imposer le silence, mais la flammée des regards s'éteignait soudain, les lèvres se refermaient sans avoir formulé un son, et le bras débandé reprenait une pose indolente.

Puis Caméleon continuait sa promenade et ses réflexions.

Après une demi-heure environ de cette singulière pantomime, Caméleon, s'engageant dans la dernière galerie, atteignit la porte qui séparait les grottes communes des grottes réservées où en ce moment Aldah et Diana échangeaient leurs pensées.

Le bandit examina avec une attention scrupuleuse les serrures de la porte, ses verrous à secrets et sa serrure formidable.

Jetant derrière lui un regard rapide, et convaincu que personne n'épiais ses actes, il tira de la poche de ses chaussures divers instruments de fer façonnés plus bizarrement les uns que les autres.

Il essaya successivement ces outils étranges, les uns après les autres, dans chaque trou de serrure ou de verrou ; mais, s'il avait l'intention de forcer les pièces et les tiges de fer à glisser dans leurs gâches, il fut complètement déçu dans ses espérances, car, en dépit de son extrême attention et de ses efforts multipliés, il ne parvint pas à triompher d'un seul des quatre verrous.

Il jeta avec colère les instruments dont il venait d'essayer de se servir.

— Cet Humbert est le plus habile mécanicien de la terre, s'écria-t-il avec rage. Ses combinaisons sont indéchiffrables ! Au diable ! Jamais je ne pourrai forcer cette porte ! Il me faudra employer la hache ! ..

Et il tourna sur ses talons avec un geste de violent dépit.

— Allons, reprit-il après un silence, je voulais essayer de garder une partie de l'affaire pour moi seul, mais cela est impossible ; il faut tout partager ! D'ailleurs, les heures s'écoulent... il est temps d'agir.

Et Caméleon rentra dans les grottes : chacun des bandits était à peu près dans la même situation où l'avait laissé le chef par intérim.

Caméleon gagna l'endroit où veillait le grand coëbre.

— Quoi de nouveau ? fit-il brusquement.

— Rien, répondit l'argotier placé en sentinelle.

— Tête-de-Loup ne t'a fait aucun signal ?

— Aucun.

— Alors c'est que le maître ne rentrera pas cette nuit...

— Probablement.

Caméleon regarda fixement l'argotier.

— Si La Chesnaye était pris ? dit-il.

— Oh ! fit le coëbre, il s'est bien évadé une première fois ? il s'évaderait bien une seconde.

— Oui ; mais la première fois il s'était laissé prendre parce qu'il l'avait bien voulu, et tout était préparé pour le triomphe de sa cause ; mais s'il était repris cette fois, ce serait en dépit de toutes ses prévisions, et rien ne serait prêt pour le sauver.

— Crois-tu donc qu'il soit tombé réellement cette nuit entre les mains de la prévôté ?

— Je le crois, dit froidement Caméleon.

Le grand coëbre regarda à son tour fixement son interlocuteur (nous croyons pouvoir affirmer que ces deux hommes étaient faits pour se comprendre.)

— Et moi, répondit-il, j'ai peine à le supposer.

— Si cette disparition de La Chesnaye était encore un jeu, pour quel motif aucun de nous ne serait-il pas dans la confidence,

puisque nous étions tous dans celle-ci ? l'aventure de cette matinée ?

— Cela est vrai, dit l'argotier.

— Puis, continua Caméleon, comment, moi, qui ai tous les secrets de La Chesnaye, n'aurais-je pas été prévenu ?

— C'est encore vrai.

— Enfin, si cette disparition subite ne comportait pas un danger sérieux pour le capitaine, comment le maître aurait-il abandonné les grottes cette nuit, commençant avec lui les plus braves de nos hommes ?

— C'est évidemment très-vrai, dit pour la troisième fois le grand coëbre.

— Tu vois bien, reprit Caméleon d'une voix insinuante et avec cette expression de satisfaction de l'homme qui a l'avantage dans la discussion, mais qui ne veut cependant pas abuser de cet avantage, tu vois bien que j'avais raison alors que je disais : si La Chesnaye était pris !

— Ce serait un grand malheur ! fit le roi de la cour des Miracles.

— Assurément !

— Et qui pourrait bien conduire au gibet la majorité de nous tous.

— Cela serait plus qu'à craindre.

— Bien, cependant, que le capitaine ne livrerait aucun des siens, j'en suis sûr !

— Je le crois, dit Caméleon, mais cependant la torture est si puissante et rend les plus muets si bavards, et le diable sait ce qu'on userait de tourmenteurs auprès du capitaine ! D'ailleurs, La Chesnaye pourrait peut-être se laisser tenter par l'espérance d'une existence brillante... si on lui offrait la liberté, le pardon, une fortune, pour livrer ses hommes et ses repaires et pour aider ainsi à détruire les uns et les autres...

— Crois-tu donc qu'il accepterait ? dit le coëbre.

Caméleon se planta face à face avec son interlocuteur.

— Si tu étais à sa place, fit-il d'une voix railleuse, si tu avais en face de toi la torture, la roue, le gibet, et derrière, la liberté, la vie, la fortune, accepterais-tu les conditions d'un marchand qui te donnerait le choix ?

Le grand coëbre cligna un œil en faisant une laide grimace. Caméleon sourit.

— Je te relève de ton poste, dit-il ; va retrouver tes hommes et envoie Fleur-de-Pommier veiller dans la galerie.

Le grand coëbre fit quelques pas dans la galerie sans répondre ; puis il s'arrêta brusquement, tourna sur lui-même, revint sur ses pas, et, s'approchant de l'oreille de Caméleon qui l'attendait immobile :

— La Chesnaye est sans doute tombé dans quelque embuscade, il faut le croire, dit-il en soulignant le dernier membre de sa phrase ; le maître à sa recherche, les trois quarts de la troupe sont absents... et les trésors sont ici à notre discrétion... Le fait est qu'il y aurait avantage à prévenir un événement désagréable.

— Tu penses ? dit Caméleon.

— C'est mon avis.

— Eh bien ! grand coëbre, je t'avais bien jugé en te regardant comme une intelligence supérieure.

— Part égale entre nous ! dit l'argotier avec un sourire.

— J'accepte, répondit Caméleon.

— Et si des débris de la bande nous en organisons une autre ?

— Nous partagerons la souveraineté.

— Alors nous serons rois du pays !
 — Et, ajouta Caméléon avec un geste expressif, nous n'aurons pas loiu à aller pour trouver nos reines.
 — Les petites !
 — Oui !
 — Tiens, au fait, elles sont jolies toutes deux ; et puis elles m'intéressent !
 — Mais... fais bien attention... il faut que cette pensée ne vienne pas de toi...
 — C'est compris !
 — Bien, alors !

Le grand coëre fit encore un mouvement pour s'éloigner ; mais revenant vivement :

— Si nous nous étions trompés, cependant, dit-il ; si le capitaine n'était pas pris !

— S'il ne l'était pas cette nuit, dit Caméléon d'un ton inouï, il faudrait qu'il le fut demain. La récompense promise par le prévôt est belle, et les trésors des grottes sont plus beaux encore !

— C'est juste ! répondit le grand coëre. D'ailleurs, la récompense doit bien me revenir, puisqu'elle m'avait été promise jadis par le prévôt ; ce n'aura été que retardé, voilà tout ! Donc à l'œuvre !

— Par où vas-tu commencer ?

— Par faire défoncer trois tonnes de malvoisie !

— Parfait !

Les deux hommes se quittèrent.

Le grand coëre rentra dans les grottes où étaient les bandits. Caméléon demeura dans la galerie.

— J'aurai tenu ma promesse, murmura-t-il ; que Osthérine tienne la sienne, et à nous l'impunité et la puissance ! Quant à celui-ci (Caméléon désigna du geste l'argotier qui s'éloignait), je le donnerai en pâture à la vengeance de Ryaold ! Pauvre sot, qui me crois assez naïf pour lui livrer ainsi la moitié de mes secrets !

En achevant ces mots, Caméléon se glissa dans la crevasse de la falaise, et, tendant la main, il saisit la corde en ajoutant entre ses dents :

— À tête-de-Loup maintenant !

Puis, roidissant ses bras, il fit un effort pour s'enlever ; mais presque aussitôt, il se rejeta en arrière et lâcha la corde, qui tourna sur elle-même en se balançant dans le vide.

— J'allais faire une sottise ! dit-il. Qu'ai-je besoin de Tête-de-Loup ? Il doit veiller sur la falaise jusqu'au jour ; qu'il veille ! Celui-là, peut-être, ne comprendrait pas aussi vite que l'autre ! D'ailleurs, il vaut mieux qu'il ne se doute de rien !

Et Caméléon regagna la galerie et se dirigea lentement vers l'intérieur des grottes, où un bruit de voix confus se faisait entendre.

Le grand coëre avait mis à profit le temps que lui avait laissé Caméléon ; car, lorsque celui-ci traversa la grande grotte, des exclamations joyeuses, entremêlées de choos de verres, arrivèrent distinctement jusqu'à lui.

Les bandits et les argotiers, en effet, mis en gaieté par le malvoisie que leur versait généreusement le roi de la cour des Miracles, étaient en train de se confier mutuellement leurs prouesses du matin.

— Cornes de Satan ! hurlait Pierre l'Assommeur, je ne veux plus mériter mon nom si je n'ai assommé trois argousins au pied même de la patence.

— C'est égal, fit observer Jacqueline la Longue, c'est bien agréable de se battre, mais c'est bien plus agréable encore quand cela rapporte quelque chose.

— Eh ! eh ! cria Talbot le Bossu, de quoi te plains-tu ? N'as-tu donc rien gagné, ma belle ? N'as-tu pas rapporté de la bagarre cet emplâtre qui te couvre l'œil gauche.

Un emplâtre sur ton œillet
 Vaut bien sur ta tête un toquet ;
 C'est à la cage, j'imagine,
 D'une valeur noble et fine,

Maxilla Sulpice les Jambes-Torses en riant d'un gros rire.

— Jacqueline a raison, dit Jacques le Biguenaud, après la bataille il faut le pillage ! Ventre-Mahon ! vous souvient-il de l'hôtel de Mécour ? Quelle belle lippée ! quelle franche durée !

— Les mains pleines de pistoles, ajouta Jehan de la Patence.

— Et des Diamants ! glapit Jacqueline.

— Hélas ! fit Mathias le Camus, où sont-elles, ces belles pistoles ? où sont ils ces beaux diamants ?

— Oh ! les taverniers de Paris ! dit Pierre l'Assommeur.

— Une bonne partie n'est pas si loin toujours ! ajouta le grand coëre.

— Comment ? demanda un argotier.

— Mais la part de La Chesnaye valait à elle seule dix fois les nôtres et cette part à n'est pas chez les taverniers de la Cité, elle est bel et bien dans quelque coin de ces grottes !

— Bah ! fit Talbot le Bossu en lançant autour de lui un regard investigateur ; tu crois, grand coëre ?

— Ventre-Mahon ! n'est-ce donc point dans ces grottes que sont les trésors de l'illustre capitaine ?

— C'est vrai ! soupira Jacqueline la Longue.

— Un bel héritage, que celui de La Chesnaye ! dit le roi de la cour des Miracles.

— Ça doit être magnifique ce qui est ici, ajouta Sulpice ; mais où diable est-ce, on ne voit rien ?

— Oh ! oh ! fit un des bandits qui se trouvaient mêlés aux argotiers, les grottes du capitaine ne sont-elles pas celles où nous sommes ?

— Où donc sont-elles alors ? demanda Mathias.

— Là !

Et le bandit désigna la partie des souterrains dans laquelle se trouvaient Aldah et Diane.

D ux ou trois argotiers se levèrent comme pour aller voir. Les bandits, gardiens ordinaires du lieu, se mirent à rire.

— Il faudrait passer par le trou de la serrure pour entrer ! dit l'un d'eux. Quand le capitaine et le maître sont absents, les plus malins ne passent pas !

— O' st donc fermé ? demanda Jacques le Biguenaud.

— Et proprement encore !

— Ventre-Mahon ! s'écria le grand coëre, c'est dommage, j'aurais aimé à voir !

— Et moi aussi ! crièrent cinq ou six voix.

— C'est beau, les trésors amassés, continua le chef des argotiers ; c'est beau à voir, l'or qui ruisselle dans les doigts, les diamants qui coccadent dans les mains, les riches étoffes qui miroitent aux lumières ! Hein ! l'eau en vient à la bouche rien que d'y songer !

— Ah ! Ventre-Mahon ! je le répète, heureux La Chesnaye ! C'est un grand homme, mais son héritier sera un escarpant peu à plaindre !

—Son héritier, fit Jehan de la Potence, ce ne sera à coup sûr aucun de nous!

—Qui sait? fit insidieusement le grand coëbre. Si La Chesnaye était tué dans quelque expédition, ou si la précéde le tétait une bonne fois et le pendait haut et court, ce seraient les siens qui hériteraient naturellement...

—Qui, ajouta Talbot le Bessu; mais comment se ferait le partage?

Le grand coëbre haussa les épaules.

—Tiens, dit-il, suppose un moment que La Chesnaye, que l'on prétend tombé cette nuit entre les mains de la précéde y soit réellement, et qu'en vertu de l'arrêt qui l'a condamné hier il soit exécuté séance tenante à qui seraient les trésors? A ceux qui sont les grottes. Qui les prendrait? Qui les partagerait? ceux là encore!

—Mais dit Jacqueline, c'est nous qui y sommes, à cette heure, dans les grottes.

—Eh bien! ce serait nous qui hériterions, et nous ferions un partage fraternel!

—Tête et ventre! cria Sulpice, si ce que l'on rapporte est vrai, il reviendrait à chacun un beau denier!

—Combien? demanda Talbot dont les petits yeux ronds flamboyaient.

—Il y a ici quelqu'un qui pourrait te répondre! dit un bandit en désignant du geste Caméleon qui s'avançait lentement.

—Caméleon? s'écria le grand coëbre.

—Oui, répondit le bandit; Caméleon est le seul qui soit entré dans les grottes secrètes. Il connaît tous les secrets de La Chesnaye, lui!

—C'est vrai? dit Sulpice en s'adressant à Caméleon.

Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

—Tu sais où sont les trésors de La Chesnaye? ajouta Talbot.

—Oui, dit Caméleon.

—Tu les as vus?

—Oui.

—C'est beau?

—Caméleon leva les yeux vers la voûte de la grotte.

—On ne peut pas le dire! fit-il avec un geste expressif. C'est un rêve!

Les argotiers et les bandits se regardèrent mutuellement. Des étincelles jaillissaient de toutes les prunelles; la concupiscence enflammait tous les physiognomies.

On comprend aisément, en effet, ce qu'une conversation pareille devait allumer de désirs ardents dans des âmes corrompues, dans ces natures pour lesquelles le vol et le pillage étaient les suprêmes degrés du bonheur.

C'était la première fois que les grottes demeuraient seules, à la merci des hommes de la bande de La Chesnaye. Jusqu'alors l'un des trois frères, ou maître Eulès, avait constamment veillé sur leur trésors ammassés par leurs soins, et il avait fallu le concours des circonstances pour lesquelles on connaît pour amener l'absence complète de tous les chefs.

Or, ainsi qu'il arrive dans toutes ces associations de criminels déterminés, la présence d'un chef était le frein qui arrêtait les passions; mais cette préséance faisant défaut, les honteux étant contrainsts à l'émulation de celui auquel ils avaient l'habitude d'obéir, leur nature vicieuse reprenait peu à peu le dessus, et ne se trouvant plus sous l'empire du respect, de l'admiration ou de

la crainte, rien ne pouvait arrêter l'élan de leurs instincts surexcités habilement.

Caméleon et le grand coëbre étaient trop intelligents tous deux pour faire fausse route vers le but qu'ils voulaient atteindre en poussant les argotiers et les bandits dans le sentier qu'il fallait prendre.

D'ailleurs les argotiers, tout en reconnaissant les précieuses qualités de La Chesnaye, ne lui avaient jamais été complètement dévoués, et avant l'intérêt du capitaine, les dignes enfants de la cour des Miracles voyaient leur intérêt propre.

Durant quelques instants, ce fut donc un véritable tumulte d'exclamations de toutes sortes concernant les richesses dont on venait si habilement de leur faire voir le tentant voisinage.

—Oh là! s'écria Caméleon qui, jugeant que les choses se présentaient à merveille, ne trouvait pas cependant que les têtes fussent assez montées, oh là!... on ne boit plus ici! J'ai-soif!

—Et moi au si! ajouta Pierre l'Assommeur.

—Qu'on défonce un second tonneau!

Un hurra accueilli cet ordre.

C'était ce hurra éclatant qui, au commencement de la conversation de Diane et d'Aldah, était parvenu jusqu'aux jeunes filles et les avait si fort épouvantées.

Caméleon se rapprocha du grand coëbre.

—J'ai disposé Fleur de-Pommier, lui glissa-t-il à l'oreille; va le trouver et achève de le persuader: c'est à lui maintenant d'agir!

Le chef des argotiers fit un signe indiquant qu'il comprenait admirablement la portée de ces paroles, et s'éloigna lentement en se dirigeant vers la galerie d'entrée où veillait Fleur de Pommier.

Caméleon se retourna vers les argotiers.

Ceux-ci avaient traité au milieu de la grotte une tonne immense que Pierre l'Assommeur s'efforçait de percer à l'aide d'une vrille gigantesque.

Bientôt, en effet, un premier trou fut pratiqué et un jet du liquide précieux s'élança des flancs de la tonne; puis à ce trou en succéda un second, un troisième, et toutes les mains armées de coupes, de verres de récipients quelques, se tendirent en avant.

—Aux provisions! ajouta Caméleon en désignant le magasin aux vivres. Soupons!

—Soupons! hurlèrent les argotiers.

Quelques minutes après la grotte présentait un spectacle réellement fantastique et qu'aucune plume ne serait assez puissante pour décrire.

L'orgie des bandits commençait!

Au milieu d'une atmosphère devenant peu à peu impossible, à la lueur de ces torches dont les rutilantes étincelles éclairaient les rochers crayeux, sous cette voûte disparaissant sous les nuages de fumée produits par la combustion du bois résineux, bandits et argotiers se préparaient au festin, les uns couchés sur le sable, les autres assis sur des tonneaux brisés; ceux-ci étendus sur des balles de marchandises; ceux-là se vautrant dans une mare de vin; qui éventrant un jambon, qui s'abouchant au goulot d'une dame-jeanne plein de liqueur spiritueuse; cet argotier taillant avec un sabre un morceau de venaison; ce bandit fourrant sa tête hideuse dans un pot de confiture; buvaient, riaient, maugréaient, criaient, chantaient, s'apostrophaient, se répondant, tous ces représentants de la débauche, du crime, des vices, de l'assassinat, du vol

et du pillage se tenaient là groupés, présentant à l'œil le plus étrange et le plus repoussant tableau.

Au dedans, l'orgie qui menaçait d'atteindre promptement ses plus extrêmes limites; au dehors, la tempête furieuse se déchaînant sur la mer, sur la terre et dans les airs.

Les sifflements du vent, les mugissements des vagues, les grondements écumants de la foudre venant se mêler aux cris, aux chants et aux blasphèmes des bandits.

Puis, comme contraste saisissant, à deux pas de cette orgie immonde, séparé d'elle par une seule porte de chêne, le touchant spectacle des deux belles et innocentes jeunes filles dont les faces pâles ne songeaient pas à accuser le ciel des malheurs qui les accablaient.

Caméléon présidait à l'orgie et la conduisait à son gré.

Tout à coup, au milieu du tumulte, Fleur de Pommier s'élança dans la grotte.

— Aux armes ! cria-t-il. La Chesnaya est pris, et bien pris cette fois. La prédiction va le pendre ! Tête du Loup vient d'en recevoir la nouvelle de Bernard. Avant une heure nous serons attaqués.

Un silence de stupefaction accueillit cette annonce foudroyante. Derrière Fleur de Pommier venait d'apparaître le grand écuyer.

Caméléon et le chef des argotiers échangèrent un rapide coup d'œil d'intelligence.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

— Pensez-vous que je pourrais faire un ange assez charmant ? disait à une jeune dame un « dudu » à qui la nature avait donné de grandes oreilles.

— Je ne crois pas, dit-elle en touchant de son doigt mignon l'objet disproportionné. Vos aïeux sont placés trop haut.

Un galant à sa belle : **

— Savez-vous pourquoi notre grand père Adam a mordu dans la pomme ?

— Non...

— C'est bien simple, les couteaux n'étaient pas inventés.

Entre Bordelais : **

— Mon cher, j'ai une cave si humide que lorsque j'en sors, je me tâte pour savoir si je ne suis pas moisi.

— Héureux mortel ! Que dirais-tu si tu avais la mienne ?

— Très humide aussi ?

— Ah !...

— Tu y descends ?

— Quelquefois. Lorsque je reviens je me râche et je déjeûne avec...

— Qu'est-ce donc ?

— Hé ! j'ai le corps plein de champignons !

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS FRANÇAIS, par B. J. S. S. S., complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus ; n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent,

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,
BOLLE 1888, 475 Rue Craig, Montréal.